

mal pouvait passer à deux milles de M^{me} Bartelle sans qu'elle s'en doutât.

Lorsque, complètement écrasé par le malheur, on n'aperçoit plus aucun moyen d'échapper aux dangers qui vous menacent, on devient en quelque sorte fataliste. On prend pour l'acquit de sa conscience des précautions qu'on sait inutiles, et l'on marche les yeux fermés sur les périls que le destin nous oblige à braver.

Il en fut de même pour M^{me} Bartelle, Toinette et elle se chargèrent de toutes les provisions qu'elles purent réunir en fait de melons, fruits et racines. des roseaux tressés, Juliette forma des espèces de paniers ou de seaux dont elle doubla l'intérieur de larges feuilles et qu'elle remplit d'eau.

Ainsi chargée de ce fardeau si pesant pour une femme, et surtout pour une pauvre créature épuisée par la fièvre, la fatigue et l'insomnie, M^{me} Bartelle reprit sa marche. Elle se trouva bientôt sur un sol formé de sable jaunâtre, dans lequel les pieds enfonçaient jusqu'à la cheville. Un soleil de feu dévorait les voyageuses ; sa réverbération sur le sable brûlait leurs yeux et leur visage.

Quand vint la nuit, Juliette regarda vainement autour d'elle pour chercher un abri. Partout le désert, c'est-à-dire le sable aride et brûlant. Pas même de bois pour faire du feu afin d'éloigner les bêtes féroces qu'on entendait déjà rugir dans le lointain.

L'eau était épuisée et les provisions gâtées. Rien ne résiste à l'action de ce soleil de feu.

On se coucha sans souper. Le lendemain, il fallut repartir sans avoir mangé. Les enfants avaient tellement soif qu'elles ne pouvaient plus ni parler, ni pleurer. Leurs yeux secs et agrandis par la souffrance s'attachaient avec un profond désespoir sur le visage bouleversé de leur mère.

Avant la chute du jour, il fallut s'arrêter. Les forces manquaient à tout le monde.

—Madame, murmura Toinette, il m'est impossible d'aller plus loin. Je sens que je meurs. Que Dieu ait pitié de vous et de ces pauvres enfants !

Les petites filles coururent à elle et se jetèrent dans ses bras en pleurant. Toinette les serra convulsivement sur son cœur, puis ses bras retombèrent sans force, et la pauvre femme resta étendue comme un cadavre sur le sol. Elle n'était pas morte cependant, car M^{me} Bartelle sentait encore les battements de son cœur.

—C'est la soif qui la tue, se disait Juliette avec angoisse... et pas une goutte d'eau !

Quelque temps avant de s'arrêter, M^{me} Bartelle avait remarqué à deux milles environ, dans le désert, un endroit où croissaient quelques mimosas et quelques plantes de même nature dont le feuillage plus vert et plus touffu indiquait peut-être la présence d'une source. Ce n'était qu'un indice bien vague, mais en pareille circonstance, c'était la planche à laquelle se cramponne le naufragé.

Après une heure de lutte et d'inquiétude, M^{me} Bartelle se décida à quitter ses enfants pour se rendre jusqu'à l'endroit où elle espérait trouver une source. Malgré leurs souffrances, les petites filles s'étaient endormies.

—Que Dieu vous protège, mes petits anges, murmura la pauvre mère en se penchant vers elles pour les embrasser.

A ce moment Cécile se réveilla en disant d'une voix douloureuse :

—Que j'ai soif, mon Dieu ! que j'ai soif, maman !

Et la pauvre enfant appuyait sa tête endolorie sur le sein palpitant de Juliette, qu'elle entourait de ses petits bras.

M^{me} Bartelle eut beaucoup de peine à s'en dégager. On eût dit qu'un secret pressentiment avait révélé à la pauvre enfant que sa mère allait la quitter.

Enfin M^{me} Bartelle parvint à s'éloigner. La nuit commençait à tomber. A peine Juliette pouvait elle distinguer désormais les arbustes vers lesquelles elle se dirigeait.

Ainsi qu'il arrive presque toujours dans le désert comme sur l'eau, la distance à parcourir était beaucoup plus grande que M^{me} Bartelle ne l'avait supposé.

L'obscurité devint bientôt si profonde, que Juliette perdit tout à fait le but de son excursion.

Tandis qu'elle cherchait à le retrouver avec un courage et une persévérance héroïque, elle entendit à peu de distance, sur le sable, le bruit des pas de quelques animaux qui passaient en courant à toute vitesse.

Un frisson parcourut ses membres.

Bientôt d'autres animaux qui devaient être d'une espèce différente, à en juger par le bruit de leurs pas, suivirent la même route que les premiers, en se dirigeant par conséquent du côté où M^{me} Bartelle avait laissé ses enfants. Ces derniers animaux, qui paraissaient fort nombreux, faisaient entendre une espèce de grognement sourd et brusque ressemblant un peu à celui d'un chien qui se dispose à mordre.

Le cœur glacé d'épouvante, M^{me} Bartelle renonça à trouver la source qu'elle cherchait depuis une heure et ne songea plus qu'à retourner auprès de ses enfants. Au même instant elle entendit à un quart de lieue de là, tout au plus, les rugissements de plusieurs lions qui semblaient s'appeler et qui se rapprochaient évidemment.

Haletante, éperdue, elle marchait toujours en se guidant de son mieux sur la voix des animaux qu'elle supposait être des chiens sauvages ; mais ceux-ci semblaient être divisés en deux ou trois groupes, et M^{me} Bartelle ne savait vers lequel se diriger.

Bientôt les lions rejoignirent les chiens sauvages, dont leurs rugissements dominèrent la voix. Les hyènes et les chacals étaient aussitôt accourus. Les glapissements de ces derniers révélaient leur présence.

Juliette comprit que tous ces animaux étaient en train de se disputer quelque épouvantable festin.

—Ce sont peut-être mes enfants qu'ils dévorent ainsi, murmurait la pauvre mère, tandis qu'elle courait éperdue sur le sable.

A la fin, ses forces, un instant surexcitées par le désespoir et par l'amour maternel, trahirent la malheureuse femme. La respiration manqua à sa poitrine desséchée ; elle roula sur le sable et y resta étendue dans un état d'insensibilité complète.

XXIV.

Quelques-uns des motifs qui avaient décidé Clémence et Geneviève à prolonger leur séjour à Colesberg ne manquaient pas de fondement. Par suite de la paresse de ces deux dames, leurs bœufs avaient été obligés jusque-là de voyager presque constamment sous le fort de la chaleur, et se trouvaient maintenant en fort mauvais état. Faute de surveillance, on les avait en outre mal soignés. Les provisions de comestibles, et les liquides surtout, avaient été gaspillés par les Hottentots. Ceux-ci, fainéants et poltrons comme la plupart des domestiques indigènes, ne demandaient pas mieux que de trouver des prétextes pour prolonger la vie